

Dominique MORGEN

ET SI...

Roman

Cet ebook a été publié sur

© Dominique Morgen

Tous droits de reproduction
intégrale ou partielle réservés.
L'auteur est seul propriétaire
du contenu de cet Ebook.



DU MEME AUTEUR

Et moi... tu m'as portée dans ton ventre ?

Le poids du secret

Toi et Moi

Deux cœurs en un

A paraître prochainement

Nuit d'Orage

A paraître

Tu ne peux pas empêcher
L'oiseau du malheur de voler
Au-dessus de ta tête
Mais tu peux l'empêcher
De faire son nid dans tes cheveux

Proverbe

PROLOGUE

- *Bonjour madame, je viens chercher mon tailleur.*
- *Vous avez votre ticket ?*
- *J'avoue que je ne le retrouve pas... j'ai cherché partout... et...*
- *Cela fait longtemps que vous l'avez apporté ?*
- *Oh, oui !*
- *Quand pensez-vous ?*
- *Avant l'été... en juin.*
- *Rappelez-moi votre nom ?*
- *Madame Mercier.*

Tandis que la jeune femme recherche dans ses souches de tickets celui qui pourrait porter mon nom, mes pensées s'égarèrent pour remonter à cette journée de juin où je portais ce joli tailleur ivoire, coiffée de ce grand chapeau couleur ficelle. Il faisait un temps de rêve : un ciel bleu dégagé de tout nuage, un soleil de début d'été qui soulignait les contours des arbres et des feuilles et qui rendait les fleurs colorées et épanouies encore plus éblouissantes. La mariée était superbe au bras d'un homme tout aussi beau qu'elle de jeunesse et d'amour. Il s'agissait du mariage de ma petite nièce, la première de la famille à s'engager dans une voie officielle. Nous étions partis très tôt de Paris pour parcourir les cinq cents kilomètres qui nous séparaient de la propriété de ma sœur. Gilles avait eu du mal à sortir de son brouillard. Comme d'habitude, j'avais dû le bousculer plusieurs fois pour le réveiller. Quand il avait réussi enfin à se mettre debout, nous étions fin prêts avec les enfants. La voiture

était chargée et nous attendions qu'il prenne place pour donner le coup d'envoi.

La fête avait été merveilleuse.

J'ai toujours envié ma sœur pour son « punch », son culot, son audace et son dynamisme. Elle est une femme énergique, intelligente et cultivée qui atteint toujours ses objectifs, même les plus ambitieux pour elle et ses enfants. Elle sait prendre des décisions, réagir au quart de tour. On l'écoute. On la respecte... parfois on la craint. Elle sait faire face aux difficultés ou les écrase au bulldozer en continuant toujours sa route comme elle le décide... Elle brille en société et attire tous les suffrages même sans ouvrir la bouche. Elle sait à la perfection user de son regard de séduction pour convaincre son auditoire... Bref, une femme qui ne laisse pas indifférent... Tout le contraire de moi ! Moi, je suis « gentille », toujours disponible, fidèle au poste. Je sais me taire, baisser les yeux, sourire sans vouloir blesser, bouger sans faire de vague, courir dès qu'il est question de venir en aide à quelqu'un... Je ne réclame jamais, ni ne pinaille, ni ne tranche, ni ne râle, ni ne ronchonne... la douce Colombe qui ne fait pas de bruit et qu'on oublie.

Toute mon enfance, je me suis battue contre le rougissement. M'adressait-on la parole ? Des plaques vermeilles naissaient sur mes joues. Un garçon me regardait ? Mes pommettes viraient au grenat. Les professeurs m'interrogeaient ? Mon visage s'empourprait. Pour tromper l'ennemi, j'étais devenue experte en petites

astuces dont personne ne devait être dupe comme refaire mon lacet de chaussure, me retourner soudain comme si quelqu'un m'appelait ou comme si quelque chose de fascinant se passait derrière mon dos ou plus simple encore cacher mon visage derrière mes cheveux, déclencher une quinte de toux ou simuler la chaleur pour justifier l'enlèvement de mon pull-over. Toute ma vie, je me suis sentie en décalage, en dehors des conversations comme si j'étais seule à entendre des bruits ou des paroles que les autres ne percevaient pas, sourde aux mots qu'ils entendaient... Comme si j'étais de l'autre côté d'une vitre immense et invisible, le nez écrasé contre le carreau. Je n'ai jamais aimé parler de moi, encore moins attirer l'attention, ayant toujours l'impression que les mots m'échappaient, se dérobaient, s'éparpillaient. Ce n'était pas une question de vocabulaire. J'étais ainsi. Je me contentais souvent de répondre aux questions que l'on me posait. Je gardais pour moi l'excédent, l'abondance, la redondance, ces mots que je multipliais en silence et qui débordaient la nuit quand personne ne pouvait les entendre.

Je suis donc très différente de mon aînée qui obtient tout ce qu'elle veut... moi je me contente des restes dans la plus grande discrétion. Ma sœur a en outre des dons d'organisatrice hors pair. Elle a l'art de tout orchestrer sans le moindre énervement, pensant à tout jusque dans les moindres détails. La réception pour le mariage de sa fille a été parfaite. Je ne vois pas ce que j'aurais pu critiquer. J'admire aussi la solidité de son mariage auprès d'un homme qui pourtant n'a pas le caractère facile. Mais il est honnête et droit, deux qualités essentielles pour construire

un avenir et veiller sur une famille, une famille tranquille au train-train paisible et sans anicroche. Elle est mère de quatre enfants dont des jumeaux qui l'ont contrainte à arrêter de travailler. Goûtant à la joie de pouvoir élever ses petits, elle a élargi ses pôles d'intérêt et s'est engagée dans de multiples activités. Ce que je lui reconnais avant tout est sa grande discrétion de cœur, à moins que ce ne soit de la pudeur, faisant en sorte d'occulter ce qui dérange ou trouble l'ordre établi. Jamais elle n'a laissé échapper devant moi des mots blessants qui m'auraient renvoyée à mon drame. Jamais elle ne m'a mise à l'écart sous prétexte que j'attirais malgré moi l'attention. Jamais elle n'a repoussé notre famille alors qu'elle avait toutes les bonnes raisons de lui limiter le seuil de sa maison. Elle me communique sa joie et son enthousiasme. Elle m'adresse des mots doux et apaisants et m'offre toujours son cœur de grande sœur.

– *Ah !... j'ai une madame Mercier... en effet, trois mois... je fais venir le tailleur.*

La jeune femme mémorise le numéro inscrit sur le ticket et met en route les rails qui font défiler dans les airs un ballet de pantalons, vestes, robes, jupes et autres vêtements. Je suis des yeux cette course de tissus à la recherche de cette tache claire qui m'appartient. Dans cette danse rythmée, je pense à chaque fois reconnaître mon bien mais le rail poursuit sa route. Quand il s'arrête enfin, je le cherche des yeux et l'aperçois déjà dans la main de mon interlocutrice qui le décroche pour me le présenter.

– *C'est bien lui ?*

– *Tout à fait.*

– *Je vais vous faire signer une décharge comme quoi vous avez égaré votre ticket et que vous avez récupéré votre tailleur.*

Mon tailleur est aussitôt englouti sous une housse plastique. Après quelques mots d'excuse, je me dirige vers la porte non sans avoir jeté un regard furtif à ma montre. Je dispose encore de cinq minutes avant l'arrivée de mon bus. À peine la porte est-elle ouverte que je me heurte de plein fouet à un passant que je bouscule violemment. Mon tailleur m'échappe tandis que je pousse un petit cri de surprise au contact de cette masse qui freine mon élan. Quelques secondes plus tard, un homme me tient fermement par les épaules pour rétablir mon équilibre. Il se penche ensuite pour ramasser mon tailleur et prend une légère distance pour me regarder dans les yeux. Mes pensées reprennent leur place. Je suis rouge de confusion.

– *Oh ! Je suis désolée.*

– *C'est moi.*

– *Non c'est moi... j'étais perdue dans mes pensées.*

– *Je n'ai pas fait attention à vous.*

– *Je suis sortie trop vite et je ne vous ai pas vu.*

– *Ce n'est rien.*

– *Pardonnez-moi encore.*

– *Ne vous inquiétez pas.*

– *Au revoir monsieur.*

– *Au revoir madame.*

Je suis toujours perdue dans mes nuages. Ma vie n'est faite

que d'anticipations. Tout le temps, je me projette vers les heures à venir, angoissée d'avoir à découvrir un nouveau drame. Y a-t-il des moments de paix et de sérénité que je puisse encore goûter ?

Tandis que je m'achemine vers mon arrêt de bus, mon cintre à la main, je sens derrière mon dos un regard qui pèse sur moi. Faisant semblant de balayer l'horizon à la recherche d'un quelconque intérêt, mes yeux tombent sur une voiture décapotée, garée sur une place de livraison. Sans faire vraiment attention à la marque de la voiture qui m'importe peu puisque je ne suis pas capable d'identifier toutes ces superbes voitures, coupés, cabriolets-roadsters ou décapotables, mon regard est attiré par le conducteur, superbe lui aussi, accoudé à sa fenêtre. Ses cheveux sont grisonnants sur les tempes, coiffés en arrière, un peu longs dans la nuque. Il a un sourire jovial. Sa tenue est impeccable. Confuse, je me détourne aussitôt. Je viens de reconnaître l'homme que j'ai bousculé en sortant du pressing.

Le bus est bondé. Inutile de forcer le passage. Je prendrai le suivant. Mon mari n'est pas là. Quant aux enfants, ils sont partis passer quelques jours de vacances sur la côte basque. Avec d'autres jeunes, Thibault et Benjamin vont apprendre à affronter les vagues avec leur surf. Thibault a été gentil d'emmener son petit frère. Les deux enfants se sont rapprochés depuis la réussite de Thibault à son baccalauréat. Fini les disputes, les coups de pied et de poing vicieux, les ignobles injures qui séparaient les deux frères. La dynamique guerrière n'a plus de raison d'être alimentée

désormais. Les portes de la liberté ouvertes, mon aîné a mesuré tout le bonheur qu'est le sien à l'idée de fuir la maison pour s'éloigner de nos querelles. Il a déjà prévu pour l'an prochain de travailler en alternance avec ses études pour pouvoir se louer une petite chambre loin de ce qui aurait dû être un cocon familial. Pour lui, plus de portes qui claquent, de nerfs exacerbés, de coups de théâtre et de chaos indescritibles.

Je sens toujours le regard du beau conducteur dans mon dos. Ma féminité est touchée. Qu'ai-je donc qui attire cet homme ? Je me regarde. Je suis habillée d'une robe blanche à petites manches, ouverte sur le devant par une série de boutons et tombant sur les mollets. Elle est cintrée à la taille et il est vrai qu'elle me donne, à moindre coût, une certaine allure. Mes chaussures blanches à talon renforcent une certaine élégance. Je viens de faire faire des mèches claires dans ma chevelure brune pour adoucir les traits de mon visage. Je suis assez contente de cette audace qui me rajeunit me semble-t-il. Je dois avouer que j'attache de l'importance à ma tenue, non pas pour attirer les regards, surtout pour me rassurer. Il me faut cacher ma misère. J'ai besoin de m'estimer pour faire bonne figure et éloigner de moi tous ces regards qui me jugent ou refouler toute cette indifférence que l'on m'oppose. Je ne tiens le coup qu'au prix de cette force que j'affiche et dans laquelle je puise toute mon énergie. Cet homme ne démarre pas sa voiture. Qu'attend-il ? Ne pouvant résister à l'envie de satisfaire ma curiosité, je tourne à nouveau mes yeux vers lui. Mon regard est aimanté par cet homme qui ne bouge pas de sa voiture. Il me fait signe. C'est bien à moi qu'il s'adresse. Polie, je

n'ose fuir son geste alors que les présentations ont déjà été faites. Je m'approche timidement de la voiture et souris pour masquer mon embarras.

– Pour me faire pardonner, je souhaiterais pouvoir vous raccompagner... j'ai vu que votre bus était bondé et je vais dans la même direction justement.

– Vous n'avez pas à vous faire pardonner, c'est moi qui vous ai bousculé... Je vous remercie mais j'ai le temps d'attendre.

– Et moi, j'ai le temps de vous accompagner... laissez-vous faire... cela me fait plaisir.

– Non... merci et d'ailleurs voilà mon bus.

À peine gentille et très nerveuse, j'ai planté là ce bel homme pour courir vers mon bus dans lequel je me suis engouffrée sans ménagement. Bien que serrés les uns contre les autres, tous debout sans pouvoir faire le moindre mouvement, je n'ai pu cependant résister à l'envie de regarder une nouvelle fois dans la direction de cet homme en quête de compagnie. Il a démarré lentement et je l'ai vu se perdre dans le flot des voitures.

Rêveuse et nostalgique d'une vie heureuse que j'ai perdue depuis longtemps, j'ai imaginé ce que pourrait être une vie aux côtés de ce genre d'homme. Il ne m'était pas difficile de penser qu'elle ne pouvait être que plus douce et plus stable que celle que je menais.

PREMIÈRE PARTIE

Gi

lles

CHAPITRE 1

Gilles est mon mari. Il est mon mari depuis près de dix-huit ans. Nous avons été follement amoureux, puis amoureux avec l'arrivée des enfants. Maintenant, je ne pense plus que je l'aime, tellement nos rapports sont devenus difficiles et conflictuels. Et pourtant, il était l'homme le plus doux et le plus prévenant que je connaissais. Il avait un caractère battant et un enthousiasme à toute épreuve. Il était travailleur et déterminé et menait ses troupes avec charisme. Il était beau aussi. Il avait tout pour lui et pourtant... il lui manquait une chose essentielle : les bases données par une enfance qui aurait dû le propulser en avant.

Très jeune alors qu'il avait à peine huit ans, sa petite sœur de deux ans sa cadette est morte à la suite d'une méningite foudroyante. Cette sœur, sa compagne de jeux, sa complice, sa confidente qui le rejoignait chaque nuit dans son lit pour combattre ses peurs, un matin n'ouvrit plus les yeux, ne sourit plus, ne répondit plus. Du jour au lendemain, elle ne fut plus là, plus jamais là, creusant un vide énorme dans la maison et dans le cœur de Gilles. Si grand qu'ait été le chagrin de ses parents, il était convaincu qu'elle se cachait quelque part, qu'elle jouait à cache-cache avec lui. Il s'était créé un monde à lui dans lequel elle continuait à vivre à ses côtés. Un craquement du parquet, un crissement de feuilles, un bruit étrange, une odeur familière... il se retournait et la cherchait désespérément. Il lui parlait sans cesse, préférant sa présence à celle de ses amis.

Confronté à un tel drame, quand on a la chance d'avoir des frères et sœurs, la vie s'envisage avec plus de douceur. Elle se prolonge sans que la solitude ou l'isolement ne la rende insupportable. On est endeuillé, certes, mais on s'appuie les uns sur les autres, surtout les petits sur les grands. On ne partage pas la douleur, car dans la souffrance il n'existe aucun partage, mais on la vit côte à côte et les angles de la vie paraissent moins tranchants jusqu'au moment où on parvient à tapir la douleur au fond de son cœur pour passer au-delà et survivre. Gilles était seul. Personne ne faisait vraiment attention à lui, son père comme sa mère trop préoccupés à combler le vide, perdus dans leur chagrin. Sa mère pleurait beaucoup. Elle s'est éloignée sans qu'il puisse la retenir. Il a tendu la main sans pouvoir la toucher. Il a crié sans qu'elle semble l'entendre. Elle parlait peu, ne se levait plus, restant au lit ou dans son grand fauteuil du salon, à ressasser ses sombres pensées devant le poste de télévision qui résonnait en bruit de fond. Quant à son père, il cherchait le réconfort ailleurs, ne voulant plus lire sur les traits de sa femme un chagrin qu'il voulait oublier. Un fossé s'est très vite creusé au sein du couple jusqu'au jour où Gilles a vu partir son père sous les yeux inondés de larmes de son épouse.

Le jour du départ, Gilles s'en souvient comme si c'était hier. C'était à un moment de la journée où le jour commence à se retirer et où la fraîcheur pénètre dans la maison jusqu'à en posséder les moindres recoins. Son père, tout à coup, l'avait pris dans ses bras, serré très fort et s'était mis à sangloter. Sentant sur sa joue son haleine et ses larmes, il avait eu un

mouvement de recul, voire d'irritation puis de rejet. Il n'était plus habitué à une telle intimité corporelle. De plus, il croyait qu'un homme adulte ne pleurerait pas et qu'un père se devait d'être un modèle de sagesse, pétri de mesure, de force et de dignité. Sur quoi pleurerait-il donc ? Sur son passé, sur son enfant enlevé à l'aube de sa vie, sur son départ brutal ou sur ses faiblesses ? Où se situait-il, lui, l'enfant de dix ans qui ne demandait qu'à vivre ? Pleurerait-on sur l'abandon qu'il allait subir pour la seconde fois ? Versait-on des larmes à l'idée de le laisser derrière... sur le carreau ? Se désolait-on de la douleur que cette nouvelle rupture allait provoquer en lui, faisant voler en éclats sa famille déjà amputée ? Gilles s'était vite dégagé de l'étreinte paternelle, comme habité par une répulsion instinctive qu'il analysera plus tard comme du mépris à l'égard d'un père qui le rejetait. Une famille heureuse de quatre personnes qui ne se résumait plus qu'à deux membres esseulés, une mère blessée qui sortait peu de sa chambre, cloîtrée dans le noir, un père qui avait pris lâchement la fuite... voilà une situation difficile à vivre pour un enfant qui aurait voulu vivre avec l'insouciance de ses jeunes années. Le rejet soudain que Gilles opposait à son père était une protection, un instinct de survie pour combattre ses blessures que le temps ne saura jamais guérir. Faut-il toujours que la relation parents-enfants soit pyramidale avec la figure patriarcale au sommet, comme le conçoit l'éducation traditionnelle ? Gilles a gardé sur le cœur ce départ raté, cette dernière étreinte maladroite, cet adieu muet unilatéral, ces larmes égoïstes qui coulaient sur l'ego d'un père qui oubliait. Il a toujours regretté de ne pas avoir rompu le silence ce soir-là. Au lieu de se mettre à distance de cet homme pitoyable qui le quittait, n'aurait-il

pas dû se révolter, crier au secours, lui rappeler qu'il existait, qu'il respirait, qu'il aimait jouer, qu'il avait besoin de bruit, d'odeurs, de câlins et qu'il n'attendait qu'une seule chose mais vitale : qu'on lui dise qu'on l'aimait... qu'il ne pouvait endosser le deuil de sa petite sœur éternellement et qu'il était cruel de le lui faire payer encore et encore.

Les mois et les années qui ont suivi le départ du père ont marqué à jamais l'enfant qui se construisait. La mère de Gilles, après avoir touché le fond, s'est battue pour élever son enfant, enchaînant parfois plusieurs emplois pour joindre les deux bouts. Parfois, elle travaillait la nuit comme serveuse, réceptionniste dans des hôtels très modestes, prenant sur elle d'endurer des humiliations liées aux postes subalternes qu'elle occupait. Sans famille, sans avoir le temps ni l'envie d'avoir des amis, ne croyant pas à l'amitié et se méfiant des sympathies, elle n'avait personne sur qui s'appuyer et mettait un point d'honneur à élever correctement son fils. Fiers bien que pauvres, ils vivaient chichement mais dignement dans une bulle à deux dans laquelle la mère de Gilles était le soleil qui illuminait le quotidien de l'enfant. Gilles était bien habillé, bien nourri, bien soigné et avait tout pour réussir à l'école au point qu'il en oubliait parfois la fatigue et les sacrifices maternels. Elle ne partait jamais en vacances pour le laisser, lui, profiter des camps d'été et des séjours linguistiques. Elle se privait de tous les plaisirs pour offrir à son fils ce qu'il y avait de mieux en plus d'un amour inconditionnel et indéfectible. En dépit d'un manque d'éducation et de culture, ce que désirait le plus au monde la mère de Gilles était la réussite et le succès de son fils. Elle lui rabâchait sans cesse qu'il fallait

qu'il travaille pour s'offrir sa liberté, que seules la détermination et la persévérance le mèneraient au sommet de la hiérarchie sociale.

Le père de Gilles a disparu dans la nature et disparu aussi dans les profondeurs de l'alcool. Gilles avait très peu de contacts avec lui. Sa mère ne favorisait d'ailleurs plus les rencontres, partant du principe qu'il était un très mauvais exemple pour son fils.

À l'école, Gilles était heureux... ses meilleures années. Lorsqu'il avait été admis dans l'un des collèges les plus renommés de Paris, grâce à une bourse que sa mère s'était battue pour obtenir, personne n'avait décelé la plaie béante qu'il avait dans son cœur. Avec le temps, elle s'était refermée puis avait cicatrisé... du moins le croyait-il ! Il pensait avoir fait le deuil de la famille idéale dont il avait rêvé et qu'il s'imaginait toujours découvrir chez les autres. La tristesse due à l'arrachement brutal de sa petite sœur semblait être gommée elle aussi. Jamais il ne parlait d'elle, répondant à ceux qui lui posaient des questions qu'il était fils unique. Au sujet de son père, il répondait qu'il était toujours en voyage à parcourir le monde. Il avait compris très jeune que l'âme recèle de terribles silences devant lesquels les mots se trouvent trop timorés.

Avec le temps, c'est un Gilles nouveau qui a remplacé le petit garçon meurtri et blessé. Il avait pris de l'assurance. Bon élève, il était volontaire et spontané. Vif et conciliant, il était très aimé et donc très entouré. Souvent, il était invité chez des amis de condition nettement plus élevée qui

habitaient dans des résidences ou quartiers chics, habitués au luxe et aux privilèges d'un milieu que récompense la richesse. Sa mère lui disait qu'ils étaient « *nés avec une cuillère en argent dans la bouche* ». Plus tard, il a compris le sens de cette image. Il côtoyait aussi des gens arrogants et suffisants, ceux qui sont convaincus que leur ascendance leur donne une supériorité sur le monde qui les entoure. En même temps qu'il se rapprochait d'un monde plus facile et plus aisé, à jouer les hidalgos et à se figurer être à l'avant du navire, se creusait une distance sociale qui le faisait s'éloigner de sa mère. Tous ses amis avaient des mères sublimes que n'importe quel garçon aurait rêvé d'avoir... et surtout lui. Il entrait dans un monde aux limites tranchantes, là où les femmes sont élégantes et les maris absents, occupés à travailler, brasser les millions pour que leurs épouses ravissantes puissent courir les magasins, se laisser manipuler par leur masseur, offrir leurs mains et leurs pieds aux soins d'une manucure ou d'une pédicure, se prélasser au bord d'une piscine dans le dernier maillot Eres, allongées sur le dernier drap de bain Hermès... Oui, Gilles aurait rêvé d'avoir l'une de ces femmes comme mère.

Arriva le moment où il eut honte de sa mère, de son manque d'éducation, de son manque de moyens, de son manque de culture, de son absence de références. Il trouvait qu'elle riait peu sans penser qu'elle manquait d'occasions. Il trouvait sa vie trop tranquille, trop monotone, trop fade. Le fait d'être soumis au pouvoir de l'argent, de se reconnaître comme une personne socialement sous-classée, le meurtrissait voire le révoltait. Ses amis avaient tout reçu à la naissance. À lui, tout lui avait été enlevé, volé. Il ressentait un sentiment

d'irréalité et d'injustice dont il ne pouvait se satisfaire. Ainsi remarquait-il, encore plus qu'un autre, que sa mère était maladroite, mal habillée, toujours à faire des comptes, reniflant ou s'essuyant le nez avec son index, arborant son éternel tablier à fleurs. Il ne comprenait pas pourquoi elle levait les yeux vers les riches en les considérant comme des êtres inaccessibles et tellement supérieurs à qui on offrait encens et myrrhe. Il ne supportait plus que l'argent, sans cesse compté et recompté, se faufila en ennemi dans chacune de leurs conversations.

Il avait commencé à s'affranchir de l'amour trop envahissant de sa mère, trop protecteur, trop pesant. Les liens s'étaient relâchés surtout après son départ pour l'université. Il n'avait même pas mesuré combien la pauvre femme était usée par la vie, démolie par un passé, ravagée par la tristesse. Quand elle tomba malade, il ne comprit pas davantage que son mal était en train de la dévorer... il y avait tellement de vide en elle. Et quand l'hôpital l'avait appelé pour lui annoncer le départ de sa mère, il avait reçu la nouvelle comme une gifle au visage, une rafale en plein cœur, qui l'avait ramené sur terre... mais trop tard... elle l'avait quitté pour toujours. Plus jamais son pas ne réveillerait en lui les multiples attentions délicates dont elle le couvrait. La rupture était irréversible.

Dans son souci d'ascension, dans sa quête de réussite, dans son ivresse de plaisirs, il avait oublié combien sa mère avait besoin d'amour. Elle était morte sans lui avoir fait le moindre reproche, sans aucune exigence, sans avoir cherché le moindre apitoiement... toujours disponible à l'écoute...

sans doute fière de voir son fils cumuler les diplômes et les honneurs. Comme bien des fils avant lui qui n'ont pas compris, il a été rongé par le remords, hanté par tous ces moments perdus, tous ces moments où il s'était montré ingrat et indifférent, tout cet amour inavoué qui aujourd'hui lui brûlait les entrailles. Il s'était trompé de bataille en recherchant la compagnie de ceux pour qui résonnaient encore les leçons de piano, les anniversaires sans mesure, les balades en voilier, les séjours dans les palaces, les portières de Mercedes ou de BMW ou autres belles voitures au moteur V6, V8 ou V12. Il s'était créé une famille nombreuse à défaut de la présence de frères ou de sœurs et d'un père. Il avait pensé que le bonheur supposait l'argent et l'ascension sociale.

Sans cesse il pensait à sa mère. Il croyait souvent la reconnaître à travers une femme qu'il croisait dans la rue, simplement vêtue, aux traits tirés dès le matin... mais il était trop tard et Gilles continuait à vivre avec ce pincement au cœur qu'on appelle regret ou remords. Le pire, c'est qu'il n'avait aucune possibilité de se racheter, aucun moyen de revenir en arrière. Fleurir sa tombe était si peu de chose... Il lui fallait vivre avec ce sentiment de culpabilité qui l'habitait du matin au soir.

Pour oublier cette nouvelle absence et combattre ses terreurs nocturnes, Gilles s'étourdissait le jour comme la nuit. Il multipliait les conquêtes sans jamais s'attacher à aucune femme. Il s'arrangeait pour toujours rompre le premier. Toutes les femmes l'adoraient. Par ailleurs, il se battait pour réussir et mener à bien ses objectifs, ne tenant pas en place

comme si la moindre minute de silence devait être meublée. Super-actif était-il aussi dans le sport. Comme son esprit, ses muscles restaient rarement au repos. Il évoluait dans un groupe d'amis venant de tous les horizons. Ensemble, ils faisaient des fêtes à tout rompre. Très souvent, il rentrait au petit matin dans des états déplorables, titubant pour rejoindre sa petite chambre sous les toits qu'il n'utilisait que pour dormir. Les lendemains étaient douloureux. C'était là un point faible de Gilles. Pour être un des meilleurs, pour ne pas avoir à s'excuser de ses faiblesses, il avait parfois recours à l'alcool, cherchant de l'assurance au fond de son verre. Il aimait la bière et en buvait plusieurs par jour. Il arrosait ses repas d'alcool. Il fumait aussi beaucoup et était amateur de café. À un ami intime, il s'était confié en disant qu'il avait besoin de se « mettre en forme » pour cacher sa maladresse et sa solitude morale ainsi que sa difficulté à exprimer ses émotions. Pour prendre sa place dans la société, Gilles avait besoin de ces additifs artificiels. Qui aurait dit qu'il cachait en lui une blessure brûlante ? Pour tous, il était un jeune enjoué, épanoui, à qui la vie semblait sourire. Ainsi se plaisait-il à enrichir sa vie de rencontres et d'oublis.

Gilles avait réussi brillamment ses études d'architecture. En plus d'un esprit scientifique, il avait un don pour le dessin. Les perspectives, les reliefs, les croquis prenaient naissance sous sa plume avec une légèreté et une précision étonnantes. Remarqué lors d'un stage, il avait intégré un gros cabinet dans lequel il avait pu développer ses talents et ses compétences.

C'est au démarrage de sa vie professionnelle que je l'ai rencontré et que je suis entrée dans sa vie.

CHAPITRE 2

Je suis issue d'une famille aisée, de père notaire et de mère au foyer. J'ai eu la chance d'évoluer dans une grande famille riche en oncles et en tantes, entourée de deux frères et d'une sœur. Je suis la petite dernière, de quatre ans la cadette après ma sœur qui occupe le troisième rang dans la lignée des du Quercy.

Mon enfance a été heureuse, du moins est-ce le souvenir que j'en ai. Mes parents formaient un couple uni. Certes, ils avaient quelquefois de petites querelles mais elles étaient sans conséquence, comme en vivent tous les couples bien assortis. Ils s'occupaient bien de leurs enfants. Ils étaient engagés dans leur éducation, cherchaient leur épanouissement et veillaient à leur aptitude au bonheur. Nous avons été gâtés par une sécurité matérielle qui adoucissait les angles de la vie. Je me souviens d'une mère présente à la maison qui nous attendait à chaque retour de classe, toujours prête à nous écouter, à partager nos petits malheurs et à sécher nos larmes. Mon père quant à lui était très absorbé par son étude notariale, une étude qui tournait bien dans la région de Champagne. À force de travail acharné, il en avait fait lui-même la réputation, réduisant ses confrères à la portion congrue. Il n'était pas seulement sérieux, travailleur, honnête et chaleureux... il était surtout un enfant du pays qui connaissait tous les secrets des grandes familles. Sa clientèle constituée de propriétaires terriens, de viticulteurs tournés vers cette boisson à bulles qui a toujours enrichi la région, de bourgeois aux demeures

impressionnantes, lui était attachée au point que ses clients devenaient presque tous ses amis et que ses amis devenaient aussi ses clients. Tous lui enviaient cette belle clientèle qui ne jurait que par lui. À la maison, il s'amusait à nous raconter les péripéties de son métier, bien sûr sans jamais citer de noms... les histoires les plus insensées, drôles ou terrifiantes, qui nous faisaient apprendre la vie et dont il nous demandait de tirer des leçons. Il nous expliquait qu'une famille sans problème n'existe pas. La famille est depuis toujours un lieu de conflits et de tensions, un espace où les liens forment des nœuds de plus en plus serrés à force d'être emmêlés, un foyer de jalousie et de rivalités. Il insistait sur la difficulté sinon l'impossibilité pour une famille de savoir entretenir des liens heureux et harmonieux. Il nous dressait le tableau des familles dites « normales » qui se disputaient, se jetaient des injures au visage quand ce n'était pas la vaisselle. Ces familles qui supportaient comme elles pouvaient des belles-mères tracassières, des oncles et tantes donneurs de leçons, maîtres dans l'éducation des enfants des autres... des beaux-frères et belles-sœurs orgueilleux et prétentieux qui tantôt s'aiment, tantôt se détestent, se réconcilient parfois et survivent toujours dans un rapport de force qui exige une diplomatie à toute épreuve. Pour preuves, citait-il, les affaires d'héritage qui se règlent à coups d'engueulades, de menaces, de coups bas et de mises en demeure par notaires interposés.

Ainsi avons-nous appris ce qu'étaient des donations récusées et des propriétés contestées, des filiations douteuses et des bâtards légitimés. Nous avons découvert l'ampleur désastreuse des règlements de comptes

posthumes. Nous avons aussi mesuré l'importance d'un contrat de mariage ; pourquoi les histoires d'amour doivent être codifiées d'avance par des actes officiels où chacun doit d'emblée se méfier de l'autre. À partir d'exemples, nous avons encore réalisé l'impact de l'ADN en matière de succession... Mon père nous rapportait aussi les termes de testaments authentiques, écrits sous la dictée du client et devant témoins, qui nous faisaient hurler de rire tant les volontés exprimées étaient parfois farfelues. Ainsi relatait-il les drames que vivaient certaines familles qui se déchiraient et même se haïssaient, prônant l'amour et la solidarité qui devaient toujours nous réunir, quelles que soient les difficultés de nos vies. Pour lui, tous ces exemples étaient un bon moyen de nous faire comprendre que la vie est dure, semée d'embûches, de douleurs et de déceptions. Il disait que nous ne serions capables de diriger notre barque qu'à la condition de faire preuve de discipline, d'application et d'obéissance inconditionnelle à l'autorité.

À côté de ces mises en garde, mon père savait mettre de la fantaisie dans notre vie, même s'il privilégiait toujours la tenue en toutes circonstances, nous mettant en garde contre tout débordement. Heureusement que j'ai bénéficié au quotidien de l'humeur d'un père drôle et jovial... et de la sagesse de son enseignement. Il m'aura permis d'être plus forte et plus solide pour affronter la vie qui m'attendait. Que serais-je devenue si je n'avais pas eu une enfance construite sur du roc ? C'est donc dans une atmosphère détendue et parfois festive que j'ai grandi. Je garde de mon enfance le souvenir d'une douceur feutrée d'autant plus enveloppante que je n'ai jamais assisté à une véritable manifestation de

colère de la part de mes parents.

J'ai quitté la maison à dix-huit ans pour rejoindre la capitale et démarrer une école de commerce qui m'a admise sur concours. Dire que j'ai aimé ma vie d'étudiante à Paris est un euphémisme. Comme tous les étudiants, j'ai adoré la magie de cette grande ville, à savoir sa richesse culturelle et artistique qui me permettait de multiplier les expositions, les musées, les cinémas et parfois, mais pas assez souvent pour des raisons de budget, les petits théâtres de boulevard. J'ai été toute à la joie d'être étudiante dans cette belle ville pleine de garçons aux yeux sucrés. J'y ai découvert le monde avec enthousiasme. J'y ai scellé dès ma première année des amitiés sincères. C'est avec deux des étudiantes de ma promo qui formaient un duo d'enfer que je me suis installée en colocation et ce pour deux années. Nous étions connues dans l'école pour nos rires, notre humour, notre sens de la fête mais aussi pour notre accueil à l'appartement. Lorsqu'on se mettait aux fourneaux, tous nos invités s'en souvenaient. Les soirées esseulées étaient rares en dehors des périodes d'examens. Mais nous réussissions, c'était le principal !

En troisième année, alors que je vivais seule dans un petit studio, mon cœur a craqué pour un bel étudiant, un véritable coup de foudre. En l'espace de quelques heures, j'ai perdu tout contrôle sur ma vie, hypnotisée par le regard et le sourire d'un beau jeune homme rencontré lors d'un dîner entre amis. Le coup de foudre a été réciproque. Sans nous connaître, nous savions déjà tout l'un de l'autre,, ressentant avec douleur le poids de l'absence. Très vite, nous ne nous

sommes plus quittés, goûtant au plaisir d'étreintes passionnées au creux du même lit. Je me souviens de ces moments d'amour et d'extase avec émotion et regret. Plus rien ne comptait autour de nous. Nous vivions sur un petit nuage qui embellissait la vie, notre vie. Qu'il était bon ce temps qui gommait les vicissitudes de la vie ! Nous vivions dans l'insouciance de nos jeunes années, profitant de chaque instant de bonheur pour habiller notre paradis de guirlandes de mille couleurs. Notre union nous paraissait éternelle. Nous l'avions officialisée aux yeux de tous. Nos deux familles nous recevaient et j'avais la certitude que sereinement nous nous acheminions vers un mariage. Le souvenir d'un amour intense, brûlant et absolu ne s'est jamais estompé de ma mémoire. J'ai vécu une passion qui a empli mon cœur et mon corps de bonheur et de bien-être sans discontinuer. Cet amour fou m'a possédée, m'a embrasée, m'a dévorée et jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse un jour s'éteindre. Il a duré de nombreux mois sans tache, sans obscurité, sans ombre. Nous nous jetions l'un sur l'autre dès que nous nous retrouvions, affamés de baisers et de tendresse qui jamais ne rassasiaient la soif que nous avions l'un de l'autre.

Cependant, quelques indices ont commencé à freiner mon enthousiasme. Ils me tiraillaient le ventre, créant chez moi des crises d'angoisse incontrôlables. Je sentais mon compagnon moins enflammé, plus posé, plus calme et plus distant. Il revendiquait une liberté qu'il n'entendait pas perdre. Il voulait sortir, multiplier les rencontres. Je le voyais s'animer au moindre projet, semblant oublier que mon désir le plus grand était de le garder pour moi, au chaud

et au calme de notre petit nid douillet, comme nous le faisons auparavant avec bonheur et volupté. Son téléphone sonnait sans cesse, confirmant ses rencontres, et je le trouvais gentil, mielleux, attentif alors qu'il aurait dû adopter une attitude droite et distante. Des heurts nous opposaient, de plus en plus fréquents, me rendant malheureuse alors qu'aucune peine ne semblait perturber la bonne humeur de mon partenaire qui me répétait sans cesse qu'il m'aimait. Il s'énervait et haussait le ton en se moquant de mes crises de jalousie. Il arrivait que certaines nuits alors que je l'attendais sous mes draps, je reste sans nouvelles, à me ronger les sangs en imaginant les pires scénarios. Il était injoignable. Je cumulais les nuits blanches en proie à des doutes qui me ravageaient. Il avait toujours de bonnes raisons pour justifier son silence. Notre liaison battait de l'aile et j'étais de plus en plus démolie. Mais je l'avais dans la peau et ne pouvais imaginer ma vie sans lui. À ses côtés, j'avais l'impression d'avoir grandi et d'être devenue une femme épanouie. J'étais prête à tout accepter pourvu que je le garde à mes côtés. J'étais Juliette pour Roméo, Cathy pour Heathcliff, Lara pour Jivago.

Peut-être que ce coup de foudre nous avait trop vite privés d'oxygène ? Peut-être que cet amour trop fort lui faisait peur ? Peut-être que la perspective d'un mariage le perturbait profondément ? Nous étions allés trop vite, aveuglés par cette flamme dévorante qui embrasait nos sens. Je m'efforçais d'admettre que mon compagnon avait besoin d'espaces réservés, d'une certaine distance pour faire le point dans sa vie avant de franchir le grand pas. J'essayais donc de faire preuve de compréhension et d'indulgence pour

le garder, pour qu'il ait toujours envie de se réfugier dans mes bras. Cependant, je trouvais que Greg me rejoignait de plus en plus tard, de moins en moins souvent. Sa passion au lit s'étiolait et parfois je me demandais si je continuais à occuper la première place dans sa vie. S'estompaient le désir et le besoin de retrouver l'impatience délicieuse avec laquelle on attend la fin de la journée pour retrouver celui qui vous aime et que vous aimez.

Un jour, c'était un jeudi, Greg n'a pas donné signe de vie. Les jours qui ont suivi se sont succédé sans appel et sont restés vides d'écho... mon téléphone est resté muet tandis que mon cœur hurlait de douleur... je perdais pied dans un puits sans fond... et j'ai appris par des langues bien intentionnées que ma meilleure amie l'avait détourné de mon chemin et récupéré dans ses griffes. Ils n'ont même pas eu le courage de m'annoncer leur trahison ! Greg a disparu de ma vie aussi vite qu'il y était entré. Quelle dose d'aveuglement m'avait-il fallu pour que je ne repère pas le manège qui s'était établi entre mon compagnon et ma meilleure amie. Pourquoi n'avais-je pas senti plus tôt le danger qui planait sur mon couple ? Comment avais-je pu me croire à l'abri d'une rupture.

Je me suis effondrée, ce fut une période terrible de ma vie. J'ai senti les murs se dérober sous mes yeux, le sol glisser sous mes pieds, mes repères éclater sous mes yeux. J'ai perdu le bonheur de rentrer chez moi, après une journée de cours, pressée d'éprouver ce plaisir intact que me procurait la porte en s'ouvrant sur ce que je croyais être l'amour de ma vie. Je me suis retrouvée seule, si seule ! De toute ma

vie, je n'avais jamais eu l'impression d'être seule... un sentiment que je ne connaissais pas... Mais en ces moments de désespoir, je mesurais ce que voulait dire « être seule ». Le silence était un écho à ma solitude. Il hurlait dans mon petit appartement. Greg m'avait quittée parce qu'il ne m'aimait plus. Il me fallait accepter cette réalité au lieu de me consumer de jalousie en l'imaginant dans les bras de mon amie. Avec quelle fougue et quelle assiduité lui faisait-il l'amour ? Je ne pensais qu'à leurs deux corps emmêlés et confondus. En boucle et sur grand écran dans ma tête, j'imaginais le corps de Greg brillant de sueur assouvir honorablement les caprices de mon amie offerte aux plaisirs. Ces images que je ne pouvais chasser de mon esprit étaient une torture. Je n'arrivais pas à réaliser leur trahison et j'en arrivais à me persuader que je devais me tromper. Malgré moi, je guettais le retournement d'une situation qui devait concerner une autre que moi. Je restais ainsi accrochée au sourire de Greg, cette expression de tendresse que je lui avais connue et qui m'avait bouleversée au début de notre relation. Les jours qui passaient me rendaient folle de chagrin, éprouvant toujours au seul souvenir de mon amant l'ivresse de l'excitation.

En me quittant, Greg a emporté mes espérances, ma confiance, ma foi en l'avenir. Il a asséché mon existence, la vidant de ses rires et de ses couleurs. Il a étouffé mon cœur et transformé ma vie en une terre brûlée, sans arbres, sans oiseaux, sans vie, à jamais figée dans le froid de l'hiver.

Pour oublier cet homme qui m'avait possédée jusqu'au plus profond de mon être, j'ai opté pour le plan Erasmus et je

suis partie faire ma dernière année d'université en Espagne. Toute ma famille m'a entourée de compassion. Ils ont tous été là, présents et affectueux, pour m'encourager à partir. Mon père disait que ce n'était pas la fin du monde et qu'il en était mieux ainsi plutôt que devoir récupérer dans quelques années sa fille détruite accompagnée d'enfants blessés. Ce n'était peut-être pas la fin du monde, d'accord, mais pour moi c'était la fin de mes rêves, la fin de mes illusions, la fin de mes espérances... une souffrance aiguë et j'avais du mal à respirer. Aucune parole, aucun mot ne pouvait panser mes plaies. Je saignais et je n'avais même plus envie de vivre. Sans l'éducation stricte que j'avais reçue, sans le goût du travail et le sens des responsabilités inculqués par mon père, la trahison de Greg ajoutée à celle de ma meilleure amie m'aurait détruite et peut-être tuée.

Mon départ pour Madrid aura été une bénédiction. Je n'ai plus entendu parler de Greg et n'ai plu couru le risque de l'apercevoir ni de le rencontrer sur mon chemin. Quant à ma meilleure amie, celle à qui je me plaisais à raconter mes petits secrets, celle à qui je parlais de l'homme que je pensais épouser, celle pour qui j'aurais donné beaucoup pour lui confirmer les liens d'amitié qui nous unissaient... je tentais aussi de l'oublier et de la chasser de ma mémoire. À la perte de deux êtres que j'aimais, s'ajoutait la terrible déception d'avoir été trahie. Cette déception pesait aussi lourd que la perte de mes compagnons de vie. Il me fallait reconstruire mon édifice de vie. Je me suis alors davantage plongée dans mes études et ai terminé mon année tant bien que mal. L'année qui a suivi, je suis partie à Londres faire mon master. Là aussi, j'ai utilisé mon travail comme

thérapie de reconstruction. Pendant ces deux années, je suis restée en marge de l'amour, ne recherchant qu'un peu de compagnie ou d'amitié, incapable de faire à nouveau confiance à un homme. Je ne voulais plus entendre parler d'amour. Mes rêves sur les hommes avaient été détruits. J'étais en convalescence et le temps jouait en ma faveur pour m'aider à refaire surface et pour éloigner de moi ce désir aigu que j'avais toujours de Greg. Pourquoi continuais-je à l'aimer avec une telle force, une telle violence alors que la révélation de sa liaison aurait dû me le faire détester ? Timidement, j'ai recommencé à m'ouvrir aux autres, tout en refusant de me laisser attendrir. J'ai lutté pour combattre ma naïveté à me laisser convaincre. J'ai bloqué les battements de mon cœur pour ne pas le laisser s'emballer à nouveau. J'ai même gagné la réputation d'être la femme inaccessible auprès de laquelle bon nombre de Don Juan ont perdu leur patience. Aucun homme ne m'attirait, en fait. Je me sentais encore très vulnérable et parfois désespérée de ne plus pouvoir aimer. Pour me donner la chance de rencontrer à nouveau l'amour, il me fallait perdre cette habitude que j'avais de toujours vouloir comparer les hommes que je rencontrais à Greg. Seul le temps m'aidait à oublier.

Je suis revenue vivre en France en me mettant sur le marché du travail. Très vite, j'ai trouvé un premier emploi dans l'une de ces grosses sociétés anglo-saxonnes qui se partagent la ville de Paris. Après un séjour d'une semaine en Turquie, destiné à créer la cohésion entre les équipes en même temps que la connaissance de la culture de l'entreprise, j'ai pris mes fonctions dans l'audit financier.

L'apprentissage a été dur. Les heures de travail qui se multipliaient du matin au soir, les déplacements qui m'envoyaient dans toute la France, les périodes dites chargées entre novembre et avril, dates de clôture des comptes des sociétés, ne m'ont pas laissé beaucoup de temps pour privilégier mes sorties.

C'est par hasard que j'ai rencontré Gilles. Il avait rendez-vous chez l'un de mes directeurs qui entrevoyait une rénovation de son loft du Marais. Il était en train d'expliquer, à l'aide d'un plan détaillé de chaque coupe, les transformations qu'il envisageait d'apporter pour moderniser le bien. Il était assisté d'une personne qui contrôlait les mètres et testait les matériaux. Moi, j'arrivais en cette fin de journée chez mon supérieur hiérarchique pour faire le point sur mes dossiers de la semaine. Il n'était pas dans mes habitudes de discuter des dossiers au domicile de mon patron. Les circonstances m'avaient poussée à ce déplacement que j'appréhendais un petit peu je dois dire. En réalité, mon boss venait d'être victime d'un accident de la circulation. Touché au dos et à une jambe, il était contraint de limiter ses mouvements et donc de rester chez lui quelques semaines. Quand je suis arrivée, j'ai très peu prêté attention à ce jeune homme courtois et sympathique, ce beau brun aux yeux verts, plus que séduisant, qui faisait peu de bruit. Lui au contraire a tout de suite repéré la silhouette fine qui bougeait maladroitement sur ses talons. De loin, je trouvais qu'il ressemblait un peu à Greg... le même genre d'homme. Cette vague ressemblance a suffi à me braquer et à m'enlever toute sympathie spontanée tout comme elle continuait à m'attirer irrésistiblement. Il me trouvait

délicieuse et touchante de sensibilité.

J'ai travaillé avec mon directeur pendant qu'il esquissait de nouveaux croquis qui s'appuyaient sur la discussion que les deux hommes avaient eue avant mon arrivée. À la fin de notre petite réunion, mon directeur a trouvé tout naturel de me faire participer à son projet. À quatre, puisqu'entre-temps l'épouse de mon patron était arrivée et que le technicien s'était retiré, nous nous sommes penchés sur les plans et dessins que Gilles faisait glisser devant nous. Oubliant l'homme, j'ai été admirative du talent de Gilles. J'étais subjuguée par son coup de crayon qui présentait en quelques traits une ouverture sur l'extérieur à partir d'une fenêtre nouvellement créée, une cloison élevée à mi-hauteur, une autre abattue pour créer l'espace, un coin perdu transformé en bibliothèque... l'appartement dansait sous nos yeux. Je trouvais que cet architecte avait de l'or dans les mains. Je ne pouvais retirer mon regard de ses doigts, de ses mains que je trouvais si habiles. Malgré moi, mes yeux se sont attardés sur son dos penché, remontant jusqu'à sa nuque, ses cheveux bruns coupés court. J'examinais son sourire et y cherchais ses dents que je trouvais blanches et bien rangées. Quand je croisais son regard, je baissais aussitôt les yeux de peur qu'il comprenne à quel examen je me prêtai. J'ai même senti son odeur tellement nous étions proches dans l'étude des planches que nous détaillions ensemble. Ce garçon avait un charme fou et n'en jouait pas, tellement impliqué dans sa présentation à son client. Mon petit jeu m'amusait d'autant que je me sentais en position de force car il est certain qu'on me prêtait peu d'attention. J'étais la seule à ne pas être impliquée dans ce projet. Par